

PARIS

Rédacteur en chef

JULES LERMINA

BUREAUX

17, Rue Vivienne

LYON

Directeur

JULES FRANTZ

BUREAUX

32, rue de l'Arbre-Sec

LE REFUSÉ

ABONNEMENTS: 3 mois, 2 fr.; — 6 mois, 3 fr. 50; — Un an, 6 fr.

BUREAUX DE VENTE A LYON: Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS: Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

AVIS

Le REFUSÉ prépare un numéro-charge d'un journal de Paris.

PARIS

Les vieux et les cyniques.

Au point de vue moral, ce n'est pas l'âge qui fait la jeunesse ou la vieillesse; c'est la méthode de la vie, c'est l'idéal, c'est la pensée. A ce compte, presque tous nos jeunes gens sont vieux comme Hérode; ils ont des cheveux grisonnants, des dents gâtées, des pensées blanches, des préjugés décrépits, des opinions cacochymes, des opinions moribondes, des sentiments chevrotants. Combien en est-il de la génération contemporaine qui ne rient pas en entendant prononcer le nom de liberté? Combien en est-il qui croient à la passion profonde, éternelle, à l'idée pure, à la victoire finale de la conscience, en dépit du fait insolent qui soufflette la justice?

Mais le cheval, la courtisane, le scepticisme, le gandinisme, la parole affectée du blasé, la raillerie à la pointe du mot, voilà qui est rutilant et jeune... à peu près comme une perruque poudrée à frimas.

Toute mauvaise, mal instruite, mal bâtie moralement que soit notre jeunesse, elle est infiniment supérieure, cependant, à la vieillesse ignoble à laquelle elle a eu le tort de laisser le champ libre, et qui bave ses imbécillités, ses impuissances, avec sa dernière dent, sur toutes les grandes choses.

La vieillesse, aujourd'hui, est postée partout; quelque chemin que vous preniez, jeune homme, vous rencontrerez un vieux qui vous barrera le passage. Le vieux, — et plus il est décrépit, mieux il est vu, — le vieux a la considération de la famille, de la jeune fille friande d'éducation paternelle; il a l'oreille du curé, qui le prône et le patronne, il est au mieux avec toutes les autorités constituées, il est éternellement candidat, il dirige des revues, des feuilles publiques, dispose des beaux-arts, commande à la critique, fait et défait l'opinion; en un mot, le vieux étend son suaire sur la création entière.

Aussi, que de belles choses nous voyons sous le généralat, sous la direction de ce squelette vivant! Quelle opinion publique! Quelles mœurs! Quo d'admirables livres bien pensés et bien écrits! Quel journalisme! Quels élan vers le beau, vers le juste, vers les splendeurs éternelles! Notre siècle d'hommes manqués, qui compte à peine soixante-huit ans, est plus que centenaire! Il n'en peut mais.

Le vieux a éteint ses passions et renié ses idées. Et il se réchauffe, vieil hiver, aux cendres de sa jeunesse révolutionnaire, dont il fait en ce moment pénitence devant les tribunaux divins et humains. Le renégat est devenu le grand homme. Voilà le spectacle que la vieillesse nous donne. Elle a créé la vie sociale à son image. Tout est vieux, tout est suranné: politique, littérature, art, même ce qui jusqu'ici avait eu l'éternel privilège de l'éternelle jeunesse: l'amour. Hélas! l'amour n'a plus ni cœur ni cheveux, ni dents. Il possède une dot qu'il place à 5 0/0 sur l'Etat, en attendant un autre amour avare qui réunira son argent au sien. Les deux calculs copuleront et engendreront des calculs infinitésimaux, des équations algébriques.

Grands hommes éternellement jeunes des temps passés, où êtes-vous? Auriez-vous emporté tous les printemps dans votre tombe? Rendez-les nous. Notre jeunesse cacochyme, effrayée du fardeau de la Révolution française, a renié les enthousiasmes, les hardies affirmations de la foi, les coups d'aile de l'aigle, les fureurs puissantes du lion, les invincibles élan de l'âme libre. Elle a laissé prendre sa place par une vieillesse impudique et stérile.

Ils étaient jeunes ceux qui, en 92, escarbouillaient l'étranger au chant de la *Marseillaise* et au cri de: Vive la République!

Ils étaient jeunes, les soldats d'Arcole, de Marengo.

Ils étaient jeunes, les vaillants de 1830, et même les croyants de 1848.

Reprends ta foi, jeunesse, et ta place au soleil, qui est toujours chaud et jeune. Il est temps de toucher la vieillesse de ton doigt vigoureux, et de la faire tomber en poussière. Trop longtemps elle a régné sur sa chaise percée. A ton tour, affirme la foi gauloise par les grands gestes et les nobles aspirations. Aussi bien les bons vieillards, fatigués de se tenir au gouvernail, doivent aspirer au repos. Combien en est-il parmi eux qui ne soient pas corrompus, usés jusqu'à la corde, et qui méritent vraiment de vivre?

Je crois que les Indiens ont eu quelque raison de brûler leurs ancêtres. Mieux les vaut cendres qu'obstacles. Je n'aurai pas la folie de demander que notre temps imite les sauvages; mais je désirerais voir arracher aux vieux le sceptre de la politique, des arts et des affaires. Ne divinisons pas la décrépitude, presque toujours vicieuse, enlevons les momies des temples sacrés. Je ne demande même pas qu'on fasse le procès à la vieillesse; si les vieux devaient comparaître devant un tribunal de haute justice, quels en est-il qui échapperaient à une condamnation?

Quel est l'homme, ayant atteint l'âge de cinquante ans, qui n'ait pas un petit crime sur la conscience? Il n'a ni tué, ni volé sans doute; mais n'a-t-il pas sacrifié un rival à ses ambitions? N'a-t-il pas calomnié, n'a-t-il pas trahi l'amour ou l'amitié? N'a-t-il pas commis une série de petites lâchetés qui, accumulées, forment un joli total de vilenies et d'abaissements? La vie sociale avilit presque toujours l'homme; voilà pourquoi les vieux sont généralement bas et cyniques. Cependant, parmi les vieillards, il est de belles figures, au front olympien, qui ont repoussé les rides, les faiblesses de la vie, qui ne se sont pas laissés atteindre par la décrépitude morale de leur temps, et qui, les premiers, seraient disposés à crier avec moi: — Vive la jeunesse, avec son amour de la liberté, avec ses effluves de passion, avec ses fleuves de sang, avec ses torrents d'enthousiasme et ses sentiments généreux! A bas la vieille philosophie, les vieilles écoles, les rengaines, la littérature esclavagiste et dorée du bourgeois, les arts courbés sur un bâton, et vivent les nouveaux horizons, les nouveaux mondes, les résurrections de Lazare, les dépouillements du vieil homme! Hourrah pour la vraie, pour la jeune jeunesse!

Benjamin GASTINEAU.

LYON

Ma Deuxième aux Quinze Ténébreux d'Oullins.

LA FÊTE DES FRANCES-MAÇONS.

Ah! mes amis, la Bête est dure!... dure comme une lime d'acier! N'importe, mordons encore, mordons toujours! escobardons! machelardons!

Pouvait-on plus vaillamment combattre le grand combat contre Satan, ses fils et ses œuvres? se prendre plus résolument corps à corps, vous, dans les ténèbres, avec une bibliothèque de pestilence, moi, en plein soleil, avec l'hydre de la Franc-Maçonnerie? Jamais la fin justifia-t-elle mieux les moyens?...

De votre part, l'artifice de la cloison fantaisiste, l'ingénieuse invention du prêt des livres, l'aveu imaginaire de l'instituteur aux abois, le stratagème de vos masques!... Quelles sublimes escobarderies!

De ma part, la messe du Diable, les effroyables serments des brutes à face humaine, la fantasmagorie de leurs faits et gestes, mes anathèmes!... Quelles superbes machelardises!

Et votre appel au glaive de l'Etat!... et mon invocation à la foudre de l'Eglise!

Qui l'eût dit? Nos Pélions et nos Ossas n'ont enfanté que des souris!... même le glaive s'est émoussé, même la foudre a raté!... hélas! oui, Rome et Paris ont parlé, et pourtant tout n'est pas fini!...

Ah! mes amis, comme la Bête est dure!... dure comme une lime d'acier!...

Je vous tends les deux mains, tendez-moi les trente vôtres!... Si le *Progrès* a mis vos têtes à prix, si Arlés-Dufour, à la tête de ses ouvriers d'élite, vous cherche à travers la nuit qui vous protège, sachez qu'on a aussi juré ma perte dans les antres maçonniques. Déjà Le Royer et Ducarre préparent le fatal brasier, et du poignard qu'aiguise Soulay le son net arrive à mes oreilles!...

Si demain vos ossements sont à même d'être canonisés, je crains bien que demain aussi les Lyonnais, recueillant une poignée de cendres, ne puissent s'écrier:

De notre pauvre Brack voilà ce qu'il nous reste!

Et cela, pour avoir travaillé au salut des trônes et des autels, de tout ce qui périclite en nos temps orageux, pour avoir voulu, vous, éteindre les lumières et rallumer le feu, et moi, dans ce feu, jeter les Francs-Maçons!...

Hélas! vains efforts! les lumières brillent, et les Francs-Maçons s'amuse!...

Ah! mes amis, notre guignon dépasse notre espérance!... unissons donc nos trente-deux mains, et les yeux en l'air, guignons ensemble:

Mon Dieu! que la Bête est dure!... dure comme une lime d'acier!... N'importe, mordons encore, mordons toujours! escobardons! machelardons!...

Oui, les Francs-Maçons s'amuse!...

Ne dirait-on pas que pour eux il y a quelque chose au-dessus du Vatican?... Aussi peu soucieux des mandements et des encycliques que le vautour d'un croassement lointain, plus nombreux et plus vivaces qu'à aucune époque, ils célèbrent la fête de leur patron!...

— Leur patron! c'est assurément Belzébuth. — Point!... c'est Jean, Jean-Baptiste lui-même, le précurseur, le réformateur!... Ne prétendent-ils pas être, eux aussi, des réformateurs, des précurseurs?...

Ah! la Bête est dure, allez!...

— Quelle exécrable dérision! quel blasphème!... Leur Jean n'est qu'un certain *Janus*, une vieille image du soleil!... vous n'ignorez pas que ces infâmes n'adorent que les astres, font des libations à la lune et aux autres planètes?... Leur religion, c'est la religion de la pure matière!... — Ah!... en êtes-vous sûrs? — Parbleu! nous le tenons du Saint-Esprit en personne... — Bien!... mordons encore, mordons toujours!... escobardons! machelardons!...

Les voyez-vous, ces premiers-nés de Satan, dans leurs tanières resplendissantes des feux de leurs torches?... Partout de sinistres emblèmes!... Que signifient ces sombres guirlandes d'acacia?... Il y a quelque chose là-dessous!... Sans doute des crucifix souillés, des hosties poignardées!...

Les voyez-vous, les Maudits, formant deux longues colonnes qui se relient vers l'Orient?... Vraiment, on croirait voir une armée rangée en bataille!... Eh! voici des glaives, des canons, des barriques pleines de poudre forte, de poudre fulminante!... Ce sont bien là les fleaux de Dieu et des hommes!...

Jadis les bûchers furent impuissants!... Mais aujourd'hui nous avons les balles explosibles!...

Qu'importe donc si la Bête est dure, dure comme une lime d'acier!... Mordons encore, mordons toujours!...

Déjà la fête est dans toute sa splendeur!... Les Francs-Maçons *mastiquent*!... Goinfrer, se souler, voilà leur culte!... Un grand bruit de mâchoires, voilà leur prière!... La fumée des viandes, la vapeur du vin, voilà l'encens!...

... Oh!... ce vin, n'est-ce pas du sang?... ces coupes, ne sont-ce pas des crânes?... Et ces viandes... horreur! Ils préludent sans doute à cette « Fête de la vengeance qu'ils aspirent à célébrer sur des montagnes de cadavres »!

Courage! Escobardons! Machelardons!...

Les voilà ivres et repus!... Quelles affreuses vocifération! prêtez l'oreille!...

« — Frères, debout! la main droite aux armes!... »

« Aux droits sacrés de l'humanité!... Haut les armes!... »

« Au travail! à la tolérance! au règne de la justice!... »

« Chargez! alignez! en joue!... »

« A l'amélioration matérielle!... Feu!... Au développement intellectuel!... Double feu!... A la grandeur morale!... Triple feu!... »

« A la Paix, à la Fraternité des peuples, à la solidarité humaine!... Feu le plus vif, le plus nourri, le plus pétillant des feux!... »

Entendez-vous ces épouvantables batteries?

Voilà pourtant ce que l'on appelle la plus pacifique, la plus civilisatrice, la plus admirable institution de la terre!...

Dites, dites si la Bête est dure, dure comme une lime d'acier!...

Telle est la fameuse fête qui se célèbre, aux jours où nous sommes, dans les cinq mille loges des cinq parties du monde!... Oui, la même orgie rassemble Abdel-Kader le musulman, Rothschild l'Israélite, Mellinet le chrétien!... Oui, dans les rites et cérémonies du même culte s'enlacent et s'étreignent les libres-penseurs de Paris, les protestants de New-York et les bouddhistes de l'Inde!... L'humanité tout entière semble ne former plus qu'une seule famille, la *famille hiéreuse*!...

Voyez-vous le danger?... Si nous n'y prenons garde, bientôt il n'y aura plus besoin ni de tiare ni de sceptre!...

Donc, mordons, mordons encore, mordons toujours!...

A la rescousse, ô Ténébreux!...

Comment! nos pères ont exterminé les Vaudois, écrasé les Albigeois, anéanti les Templiers, dompté les Huguenots!... et nous léguerions à nos fils cette engagement damnée des Francs-Maçon!... Dieu ne le veut pas!...

Certes, mes braves amis, la Bête est dure! dure comme une lime de fin acier!... N'importe, mordons toujours... *ad majorem*... Pétitionnons... *Dei*... Dénouons... *gloriam*!... Escobardons! machelardons!

Bedaux, brûlez-nous de l'encens... le parfum de l'encens est doux!

Denis BRACK.

SILHOUETTES MUSICALES

Nos Chefs d'Orphéons

(N° 21)

CHAULET

Fondateur et Directeur de l'HARMONIE DU RHÔNE.

AU PHYSIQUE :

Type matamore: haut sur jambes, figure boursoufflée, à pleine peau, — taille carrée, — moustaches en crocs. Aspect pas précisément avantageux.

BIOGRAPHIE :

Est né pendant le règne du gros Louis XVIII; aussi a-t-il pour la charte un amour sans limite. Une magicienne lui prédit dans son enfance qu'il deviendrait « *pair de France* », cela n'a pas manqué.

Piston solo au Grand-Théâtre. Fut — dans des temps déjà reculés — entrepreneur de musique de *vogue*, avec la collaboration de ses cinq ou six frères. Etait très-renommé dans le Beaujolais.

PETITES PARTICULARITÉS :

Est assez bon vivant, — mais un peu brusque, emporté, criard, jureur, — parfois même se servant d'épithètes passablement grossières. Caractère original, mais laissant à désirer.

A du talent comme piston et comme chef de société. Son Harmonie est réputée la meilleure de Lyon.

Aux derniers

... les mauvais.

L'ACCEPTÉ.

A TRAVERS L'EXPOSITION

8^e ET DERNIER ARTICLE.

M^{me} Tourny.

Pas de galanterie en matières artistiques. Du reste, j'imagine qu'une femme laisse une singulière impression quand on la voit les doigts barbouillés de peinture ou les doigts barbouillés d'encre. — Il y a des exceptions, oh! si peu: Georges Sand et Rosa Bonheur, mais ce ne sont pas des femmes.

Donc *Tête d'étude* de M^{me} Tourny n'est pas bonne. C'est l'inévitable femme au perroquet, dont aucune Exposition ne peut se passer. Le perroquet est bien dessiné et bien peint, mais la femme: une main verte, une figure verte, des

EN MANCHES DE CHEMISE

Messieurs nos Papas.

CRITIQUE RÉTROSPECTIVE.

Nous allons un peu river vos clous, messieurs les collets-montés, qui clabaudiez à satiété contre ce que vous appelez la monstrueuse hardiesse de la critique locale moderne; laquelle, dites-vous, au sortir de l'école, et toute juvénile qu'elle est, ose porter une main profane sur l'arche sainte des ridicules de son temps, ce qui, entre parenthèse, horripile votre poil et crispe vos nerfs d'une bien grotesque façon.

Allons, messieurs les puritains du laisser-faire, les satisfaits du meilleur des mondes, dites que nous ne valons pas mieux que nos papas, nous vous l'accorderons. Mais ne nous signalez pas, comme vous le faites, à grand renfort de grincement de dents, à la vindicte publique en raison de notre âge.

D'abord la société, que cela regarde, vous rit au nez et nous offre à nous une plus large place dans son estime, en raison de notre aptitude spéciale à comprendre et satisfaire ses goûts intimes.

Casse-cou, bonshommes, casse-cou!

La critique est vieille comme le monde. Elle sera éternellement jeune puisque la matière critiquable est inépuisablement toujours la même; il n'y a que des nuances modifiées dans les couleurs du tableau. Les défauts, les travers, les ridicules et les vices, chez les hommes et les choses, alimenteront jusqu'à la consommation des siècles la critique, la censure et la satire.

Vous nous opposerez, à nous bambins de lettres, ce vers à perruque de feu et re-feu Boileau, ce vers cliché, cent millions de fois centenaire :

La critique est aisée et l'art est difficile.

Mais vous en serez pour vos frais d'érudition surannée, car nous n'avons pas le moins du monde la prétention de postuler pour un emploi de professeur es-lettres, et nous vous répondrons avec Labruyère :

« La critique, souvent, n'est pas une science; c'est un métier où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie. »

Cela veut dire que nous sommes ignorants, mais resplendissants d'une santé qui éclate par tous nos pores; que nous sommes de véritables bêtes de somme attelées au métier par l'habitude. Quant à notre génie, il est l'humble valet de chambre des palmes de l'Institut.

Là! Etes-vous contents? Est-ce assez d'humilité? Nous savons ce que nous valons et nous estimons, sans vergogne, que si nous n'avons pas progressé, eu égard à nos pères, nous n'avons pas trop dégénéré.

Voulez-vous savoir comment messieurs nos papas arrangeaient au poivre et à l'ail notre bête petite ville de Lyon en 1833? — Oui? — Lisez donc, et vous nous direz si leur logorhée d'alors leur rendait la vue moins claire, à cette époque, que nous ne l'avons avec nos binocles d'aujourd'hui. Vous allez voir si, singeant Monsieur de Buffon, ils mettaient des manchettes pour caresser leurs amis et amies.

A tout seigneur tout honneur... A vous, Mesdames. « Les dames confondent assez souvent à Lyon l'élé-gance avec le luxe. Leurs toilettes ne sont pas harmonisées, il y a du clinquant, l'œil est ébloui et ne repose sur rien; ce ne sont que des images mises en couleur par des élèves sans expérience; des chapeaux qui sentent la province d'une lieue, etc., etc. »

« Les pieds des dames sont, presque tous, larges et

Aussitôt que l'on aperçut les soldats, les cris de : — Vive la ligne! Vive le 7^e! Vivent nos frères! Partirent de toutes parts dans la foule qui couvrait la place Saint-Jean.

Les soldats, d'un air amical, répondirent à la bienveillance des ouvriers qui leur serraient la main.

Bientôt les sabres et les baïonnettes rentrèrent dans les fourreaux, et la plus cordiale union s'établit entre les soldats et les citoyens.

Mais pendant la journée, la plupart des ouvriers qui s'étaient signalés furent arrêtés et Jacques fut de ce nombre.

CHAPITRE VII.
Bertholio.

Le soir même on se rassembla aux mutuellistes. On devait tenter pour la dernière fois et d'une manière définitive la fusion de l'association des mutuellistes avec les autres sociétés lyonnaises.

La salle regorgeait de monde.

Des groupes nombreux s'étaient formés en attendant l'ouverture de la séance.

Ce que l'on discutait dans ces groupes, avons-nous besoin de le dire?

C'était l'incident provoqué par le procureur du roi. Quelques-uns, parmi les plus modérés, disaient que Jacques avait eu tort de relever l'insolence du brigadier, et que de pareilles insultes n'atteignent pas quand on les méprise.

D'autres — et c'était le plus grand nombre — soutenaient que la conduite de Jacques dans cette occasion avait été celle d'un homme de cœur, et ils l'attendaient avec une grande impatience pour le féliciter de son courage.

Mais tout à coup un nommé Mazoyer, membre de la Société des droits de l'homme, apporta la nouvelle de l'arrestation du jeune patriote.

— Nous étions ensemble, dit cet homme, quand on l'a arrêté. Je ne voulais pas le quitter, mais il m'a dit qu'il fallait qu'on sache ici ce qu'il était devenu.

Cette nouvelle mit le comble à l'exaspération des assistants.

On discutait vivement divers moyens d'arracher Jacques de sa prison.

Les uns parlaient d'aller sommer le parquet de le rendre à la liberté.

Les autres, plus hardis et plus impétueux ne propo-

« plats; ... un pied lyonnais, est en même temps un « proverbe et une épigramme; et malheureusement « ici les rares exceptions confirment la règle. »

« En général aussi, elles (les jambes des dames) sont « rondes et lourdes; on dirait de massives colonnes; « que le ciseau de l'architecte n'a pas encore polies; « et l'œil artiste cherche vainement ces lignes moel- « leuses et si bien accentuées par le coude-pied, que « les femmes du Nord ou mieux encore les espagnoles « offrent à l'admiration des connaisseurs. »

« Lyonnaises, croyez-moi, ... de longues robes. »

VI^ean, ça y est!

Et ce joli petit coup de pinceau est signé :

Jacques ARAGO.

Qu'y a-t-il de changé au portrait aujourd'hui? Peu de chose, sinon que les dames du monde interlope donnent le ton, et que celles du vrai monde le suivent à faire douter de la quiétude d'esprit de messieurs leurs maris.

Bah! c'est si chic d'avoir l'air cocotte.

Voyons où en était arrivé l'esprit public après les trois glorieuses de juillet :

« Nous sommes las des contes bleus, rouges, roses, « verts, bruns ou bariolés. Nous sommes las des ro- « mans et drames à émotions galvaniques, œuvres « d'imagination malades. ... Le poignant, le « poison, le suicide, rien de cela ne nous touche plus. « La roue, l'écartèlement ont perdu toute leur puis- « sance; l'infanticide est tombé dans la trivialité, « l'adultère est une billesvee et l'inceste même com- « mence à perdre de sa considération ... etc., etc. »

« Auguste DESPORTES. »

Qu'en dites-vous? Quel progrès a fait l'esprit litté- raire depuis que ces lignes ont été écrites? Et serons-nous pendus pour nous révolter contre nos romans de baigne et d'échafaud et autres rocamboles; contre nos drames de carrefours et de ruisseau, puant l'absurde et l'immoralité à chaque scène; contre nos pièces de mœurs dégoûtantes, où l'alcôve et pis encore font tous les frais de l'enseignement qu'on offre à nos épouses et à nos filles; contre ces exhibitions de chair que nos plats auteurs étalent aux yeux du public comme autant de saturnales appelées à réveiller l'ap- pêt de nos sens endormis? ... Pouah! assez!

Entrons au café, si vous le voulez bien, au café Grand, et admirez ce coup de brosse touché de main de maître, surtout n'oubliez pas que nous sommes en 1833.

« Le café Grand est le café des vieux; il a le privi- « lège de l'expérience et des perruques, il est chargé « de ranimer le sang de tous ces corps glacés par « l'âge. Tâche difficile, dont il sent l'importance, à en « juger par la délicatesse et la bonté de ce qu'on y « prend. »

« Mais la physiologie de ce café a cela de singulier, « qu'il ressemble à l'antichambre d'un hôpital. De « tous côtés, des figures ridées, des membres trem- « blotants, des traits que la mort a déjà blasonnés. « Un homme qui lit sans lunettes est une anomalie; « jamais deux habitués ne causent à voix basse, car « sur deux interlocuteurs un au moins est toujours « sourd. Aussi à l'heure des consommations s'y fait-il « une musique du diable : charivari de voix cassées, « de toux pituiteuses, d'éternuements, de tabatières « qui s'ouvrent, de cannes qui heurtent le pavé. « Passé cette heure-là, il ne reste que les sommités « branlantes, etc., etc. »

Pas trop mal pour un papa, je suppose. Mais comme il a eu la main un peu lourde, il se contente de signer :
Th. DE S.

saient rien moins que d'aller sans délai le délivrer, dût-on pour cela faire une révolution.

Mais les gens sensés n'étaient que plus attristés en entendant développer ces projets irréalisables.

Et l'on désespérait de soustraire Jacques à la con- damnation qui ne manquerait pas de le frapper, quand un jeune homme de l'association des mutuellistes émit un avis qui rallia bientôt tous les suffrages.

Ce jeune homme c'était Bertholio.

Nous avons déjà dit qu'il y avait entre lui et Jacques une ressemblance étonnante.

En effet, ils étaient l'un et l'autre du même âge, de même taille, avaient les mêmes traits et jusqu'au même son de voix.

Il proposa donc de se substituer à Jacques.

Mais comment?

A ce propos encore on discuta longtemps sans rien trouver de possible, ou du moins de facile à exécuter.

Seulement Bertholio savait que l'on faisait sortir les prisonniers à midi, pour qu'ils se promènassent dans le préau.

Il aurait fallu seulement pouvoir pénétrer dans la prison sous un prétexte quelconque.

Et comme on ne trouvait pas ce prétexte et qu'on désespérait de ce moyen :

— Eh! bien, je le trouverai, moi, dit Bertholio.

Et après avoir embrassé ses amis, qui le félicitaient de sa généreuse résolution, il sortit vivement de la salle des réunions pour aller mettre son projet à exécution.

Il était environ dix heures du soir quand il arriva devant la prison.

La plupart des boutiques étaient déjà fermées et l'on n'entendait plus que le bruit cadencé que faisait en marchant la sentinelle.

Soudain Bertholio tressaillit.

— J'ai mon idée! dit-il.

Alors il entra dans une allée qui se trouvait encore ouverte et, après avoir mis ses vêtements en désordre, il fit semblant de tituber comme un homme ivre et s'approcha de la prison.

La sentinelle s'arrêta de marcher.

Mais Bertholio avançait toujours.

Quand il ne fut plus qu'à quelques pas, le soldat lui cria :

En voilà assez; j'en passe et des meilleures. Si vous voulez être complètement édifiés sur messieurs nos papas, ouvrez *Lyon vu de Fourvières*, un charmant volume édité par Léon Boitel en 1833.

Et ne vous plaignez donc plus si nous suivons, dans la carrière ouverte par eux, ces écrivains d'une autre époque, qui ne valaient pas mieux ni moins que la nôtre, et ne soyez pas étonnés si notre verve, à défaut de talent, s'exerce sur des sujets identiques. « Lyon n'a point de littérature originale; pourtant il est clair qu'il posséderait des écrivains très-distingués, si le talent y était prisé et encouragé. »

Mais il ne l'est pas, tant s'en faut!

Voilà pourquoi il faut vous contenter d'articles écrits dans le goût de celui-ci...

Hélas!!!

Jean SANS-GÈNE.

LA SEMAINE

On termine avec activité les travaux de la place de l'Impératrice, afin que tout soit prêt pour la fête de l'Empereur.

Immédiatement après l'inauguration, c'est-à-dire le 16 août, on réédifiera de nouveau, autour du monument, la magnifique enceinte de planches qui, pendant trois ans, a fait l'admiration des étrangers; et on procédera à l'enlèvement des matériaux qui ont servi à construire la fontaine.

Si rien ne vient contrarier les progrès des démolis- seurs, on espère que la place sera complètement libre avant 1870.

Il ne faut jamais rien dire devant les enfants.

Il y a quelques jours, Mme X..., une des élégantes de Lyon, avait à dîner M. Z... qui est, dit-on, en fa- veur auprès d'elle.

Vers le milieu du repas, après avoir gracieusement invité son mari à se servir d'un mets qu'elle lui offrait, Mme X... se retourne vers M. Z... placé à sa droite et, avec ce sourire imperceptible et ce sans façon que l'on réserve à l'amant :

— Jules, servez-vous donc, je vous prie.

— Maman, demande aussitôt la petite fille de Mme X, pourquoi que tu dis : Jules tout court à M. Z...?

Et le mari, me direz-vous?

— Le mari mangeait.

Nous portons à la connaissance du public qu'il y a une place de grand homme à prendre sur celle de l'im- pératrice.

Les postulants devront, en se faisant inscrire, se munir : 1° de leur acte de naissance; 2° d'un mémoire prouvant leur droit à l'immortalité; 3° d'un certificat de vaccine.

Trois candidats se sont déjà présentés; ce sont MM. :

Raphaël Félix,
Jérôme Coton,
Alfred d'Herblay.

D'après certaines indiscretions, le premier a peu ou pas de chances — toutes les voix se partagent entre Jérôme et Alfred.

Dans le cas où le ballottage serait en faveur de ce dernier, il ne serait pas hors de propos de songer, dès à présent, au costume qui devra être adopté.

Voici toujours notre opinion.

Lorsqu'il s'agit de reproduire un homme en plâtre, il faut le faire de telle sorte que les beautés du mo- dèle... donnés soient — toutes — parfaitement mises en relief.

Parlant de ce principe, si j'avais à faire la statue de M. d'Herblay, je le représenterais en *gladiateur romain!* se grattant la tête de la main droite et tenant de l'autre un flambeau allumé.

— Qui vive?
— Le roi! répondit Bertholio.

Et il avançait toujours!

A ce moment, la lumière d'un réverbère vint éclairer en plein son visage, et le soldat qui allait peut-être appeler le poste tressaillit.

— Bertholio! s'écria-t-il.

— Vincent! s'écria Bertholio.

— Chut! fit le soldat en mettant un doigt sur sa bouche. D'où sors-tu?

— De la réunion des Mutuellistes.

— Et où vas-tu?

— En mission.

— Tu ferais mieux de rentrer chez toi, dit le soldat!

la journée a été un peu animée, j'ai bien peur que nous ayons du bruit cette nuit.

— Tant pis, répondit Bertholio, mais il faut que j'arrive.

— A quoi?

— A délivrer un de mes amis, un de nos chefs quia été arrêté ce matin.

— Comment l'appelles-tu?

— Jacques.

Et Bertholio exposa le plan qu'il avait conçu.

— Je l'en prie, lui dit Vincent, renonce à ton pro- jet ou tu me mets dans la nécessité de te faire ar- rêter.

— Mais je ne demande que cela, s'écria Bertholio; fais-moi vite arrêter et tu me rendras service.

Et comme le soldat ne répondait pas et semblait ré- fléchir :

— A quoi penses-tu? lui demanda-t-il.

— Je cherche un moyen moins périlleux pour toi de pénétrer là-dedans, lui répondit-il.

— Comment, tu pourrais...?

— Peut-être.

— Mais je ne veux pas! tu vas te compromettre!

— Ne suis-je pas aussi un ouvrier, répondit le sol- dat, et le costume que je porte peut-il séparer mon cœur des vôtres.

— Bien dit, Vincent! s'écria Bertholio; nous ne sommes plus amis, nous sommes frères.

Et il lui tendit sa main.

(La suite au prochain numéro).

Feuilleton du Refusé
N° 32.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PREMIÈRE PARTIE

LES
JOURNÉES D'AVRIL

(1834)

Par UN OUBLIÉ

Alors une mêlée s'engagea.

Les mutuellistes et leurs partisans en vinrent aux mains avec quelques gendarmes et des soldats.

Mais le peuple était nombreux, et ce commencement d'émeute n'aurait probablement pas eu de suites, sans l'intervention inopportune du procureur du roi.

En effet, ce magistrat qui, par métier, aimait à faire du zèle, vint se présenter d'une manière superbe et arrogante aux séditieux.

M. le procureur du roi vint donc dans la cour du pa- lais, essayer des sommations et faire des harangues à la foule.

Il saisit même au collet l'un des artisans qu'il croyait être de ceux qui avaient frappé le gendarme, et le re- tint assez longtemps, invitant la police à venir le sai- sir.

Il en résulta ce qui devait nécessairement arriver. Il fut entouré, pressé, assailli de récriminations vio- lentes, tandis que les menaces qu'il continuait de pro- férer rendaient difficile l'intervention des gens modé- rés.

On parvint cependant à le dégager et il parvint sain et sauf à la loge du concierge du palais.

Pendant ce temps, les juges s'élevaient par les por- tes de derrière.

Le calme rétabli, l'autorité fit arriver une compagnie du 7^e régiment d'infanterie légère, qui s'approcha tranquillement du palais.

Nous apprenons que M. Victor Genin ainsi que Mlle Victorine Genin donneront dimanche (5 juillet), au théâtre des Variétés, une représentation du *Vieux Caporal*.

Nous ne doutons pas que les deux sympathiques artistes n'obtiennent le succès auquel ils ont droit.

La décision concernant la statue Vaisse vient de faire fleurir une nouvelle expression.

Désormais, lorsque vous voudrez vous débarrasser d'un gêneur, vous n'aurez qu'à lui dire, avec ou sans geste :

— AU PARC!... et il comprendra immédiatement qu'il n'est pas à sa place.

Les machinistes du Grand-Théâtre impérial sont toujours en grève.

Quel est donc le monsieur qui a déclaré à un de nos collaborateurs qu'il n'aurait qu'un mot à dire pour que le *Refusé* soit un journal mort?

Le propriétaire d'un estaminet établi dans la rue... — je ne la nomme pas pour ne pas faire une réclame — près de l'Ecole de droit, a fait peindre sur l'enseigne de son établissement un éléphant dressé sur ses pieds de derrière.

Cette enseigne bizarre intriguait beaucoup les passants qui cherchaient à en saisir le sens, lorsqu'un Alsacien s'écria :

— Moi che comprendre; c'être à l'Eléphe en droit.

Jules FRANTZ.

CHRONIQUE STÉPHANOISE

30 juin 1868.

Il est possible — probable même — que les lecteurs du *Refusé*, ne comprennent pas encore l'utilité d'une chronique stéphanoise. Je m'offre pourtant à parier qu'avant un mois elle leur sera devenue indispensable.

Puisqu'aujourd'hui les villes de cent mille âmes ne peuvent pas se payer le luxe d'un journal, il est naturel que leurs enfants les plus courageux aillent frapper aux portes étrangères et y demander l'hospitalité.

Le pseudonyme dont je couvre ma personnalité — on se couvre avec ce qu'on peut — a déjà été illustré par moi dans les luttes quotidiennes de la pensée, et pendant quelques semaines il a brillé en grosses lettres au bas des colonnes de l'*Eclair*. Hélas! tout ce que l'esprit a de plus délicat, de plus mordant, de plus verveux, n'a pu arracher à l'abîme ce malheureux petit journal.

C'est en vain que j'écrivais des phrases de ce genre : « Il y a une foule d'individus qui causent, non-seulement très-mal, mais encore une foule de désagréments : — ou bien — les affections pour les parents sont dignes d'éloges, mais celles de poitrine sont détestables : » — ces flots d'altéisme n'ont pu réveiller l'indifférence du quartier des Gauds — une chose locale — et il fallut disparaître au moment où j'allais lancer à la lumière une œuvre qui certainement allait ouvrir l'ère de jours plus fortunés ; — disparaître devant l'indépendant, un confrère, qui abusait cruellement de son triomphe, triomphe inespéré, inouï, car il ne disparut, lui, que huit jours plus tard!

Cependant il y avait encore tant de jolies choses à servir au public, tant d'abus à attaquer, tant de réelles à envenimer; le pavage de la rue Fontainebleau notamment réclamait une mention d'urgence. J'avais promis à un de mes amis qui demeure dans le quartier d'insérer une note à ce sujet : je passerai sous silence mes moyens employés par lui pour m'y décider; mais voilà que depuis trois jours ce travail est commencé, de l'initiative privée de notre ville, de telle sorte que je me vois dans la nécessité d'attaquer violemment cette entreprise, qu'on ne m'a pas laissé le mérite de prôner. La semaine prochaine j'interpellerai à ce sujet « nos édiles » ; j'ai justement découvert du côté du Clavier une rue infecte, en proie au délabrement le plus financier; elle me sera de l'utilité la plus grande pour mettre en lumière la facilité avec laquelle on répare des rués passables, tandis que des impasses impraticables sont vouées à l'oubli et au dédain.

Il est vrai que depuis la mort de l'*Eclair* l'amendement Guillaudet est venu restreindre les limites de notre cercle. On ne marche plus qu'au milieu de dangers de toutes sortes : et je défie bien le plus failli et le plus rusé de mes compatriotes de se transporter simplement de la rue Marengo à la place aux Boufs, sans recevoir sur la tête une centaine de projectiles fort dangereux. Mais si la circulation à travers toutes les vilénies de Saint-Etienne nous est interdite — on a pensé que nous ne résisterions jamais à un parcours d'une telle longueur — il nous reste encore Stéphanois, située sur les rives du fleuve Vermillon, où nous pouvons nous mouvoir tout à notre aise. Quand j'aurai informé le lecteur que dans ce pays les préfets portent le nom de Satrapes, les enrichis celui de nadabs, et les passementiers celui de roumis; que les centimes additionnels y existent sous la dénomination de francs additionnels; le denier de Saint-Pierre sous celle d'hyppocrisie matrimoniale; et qu'il y a tout comme chez nous des comtes de X*** intitulés pachas : après avoir consacré quelques-uns de ses instants si précieux pour tant à plaindre ce pays malheureux, quoique oriental, le public se promènera ensuite à travers mes écrits avec une facilité aussi élégante que certaines personnes sur les terres de l'illégalité. Voilà donc ouverte à notre activité une mine incépisable, d'où nous pourrions extraire des matériaux aussi nombreux que les moralités de M. Nisard ou les dénouements de Paul Forestier.

Je profiterai de cette occasion que j'aurais peut-être beaucoup de peine à faire renaître pour constater qu'à notre époque il n'est rien qui ne soit nombreux. Tout est en proie à cette maladie moderne, tout, depuis les gens qui ne lisent pas l'*Eclair*, jusqu'à ceux qui se repaissent de la lecture du *Mémorial*. Il est vrai que ces derniers ne se contentent pas d'être nombreux, et sont une foule d'autres choses avec. Si le carré de papier que je zèbre de noir en ce moment portait gravé tout au haut

du côté droit cette vignette à bascule grossièrement informée qui a laissé loin derrière elle les revenus produits par des milliers de Raphaëls, augmentés de ceux de tous les *Courbets* du monde, il me serait facile de vous persuader à ce sujet. Je vous citerais, par exemple, ce qui se passe dans la Stéphanopolis susdite, où le populaire jouit de 3,483 libertés; et ce chiffre, vrai tout à l'heure, ne l'est peut-être déjà plus, car il ne se passe guère de minute où l'on n'en accorde deux ou trois nouvelles. Il est vraiment étonnant de contempler avec quelle aisance on est parvenu à couper en petites tranches minces ce gros morceau qui a nom Liberté! et qu'on distribue par petites louches au fur et à mesure des besoins. On raconte même qu'un sultan de ces contrées lointaines ayant voulu accorder à ses sujets la liberté de manger fut vertement réprimandé par son vizir qui lui fit entrevoir l'imprudence qu'il y avait à donner d'un seul coup une liberté d'où un débiteur entendu pouvait en extraire plusieurs mille. N'y avait-il pas la liberté de la viande, celle des fraises, celle du beurre, celle des haricots verts? On en avait pour six mois au moins. Ainsi fut-il fait, et, grâce à cette décision sage, le morceau de la Liberté qui serait déjà avalé et digéré, est encore d'une grosseur respectable. On a distribué dernièrement la liberté des topinambourgs à la crème, et il est question de décréter un de ces jours celle du cervelas, que certaines personnes réclament à grands cris.

Si cette tirade aussi courageuse qu'imprudente faisait franchir les sourcils de mon directeur, il n'a qu'à mettre en son lieu et place quelques points noirs, annonçant que la rigueur du régime sous lequel la presse gémit l'oblige à supprimer de la sorte la plus spirituelle élucubration de son rédacteur. Si d'un autre côté les points noirs lui paraissent également une allusion trop osée, je l'autorise à remplacer le tout par un ballet où des femmes légèrement vêtues viendront faire avec la jambe des angles de 45 degrés, exercice géométrique dont personne n'a jamais songé à contester la moralité.

En fait de mot de la fin, je ne pourrais rien trouver de plus réussi que l'acte d'un notable commerçant de « notre place », qui faisant enregistrer son nouveau-né sur les registres de la mairie écrivait machinalement sa raison de commerce, de telle sorte que les invités ébahis purent lire sous l'indication de père cet exercice sublimé :

Boislong, Citrouillard et Cie.

PARVULUS.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

Les Charlatans. — Tel est le titre d'un excellent article de M. Ad. Royannez, publié dans le *Peuple*. J'en extrais quelques fragments, que je livre à la méditation de qui de droit.

De même que les Basile, les Escobar, les Loyola ne se trouvent pas seulement sous la robe noire des Jésuites, de même aussi les charlatans ne se voient pas qu'à la foire. Ils se rencontrent partout, dans toutes les positions sociales, sous toutes les formes et sous toutes les couleurs.

..... Charlatan, — cet *impresario*, qui, pour faire grossir le chiffre de la subvention payée par les pauvres dans l'intérêt des propriétaires de loges se plaint de la rareté des témoins, et promet sans cesse pour l'année suivante une troupe modèle.

..... Charlatan, — ce poète de cour, qui, pour quelques écus, une sinécure ou un bout de ruban, passe sa vie à ramper aux pieds des potentats, à rimer de sottes cantates et à chanter les vertus absentes des despotes et des tyrans.

..... Charlatan, — ce prétendu défenseur de la famille et de la religion, qui va ostensiblement à la messe, tonne à tout propos contre les libres-penseurs, accuse sans cesse l'impie du siècle et entretient, vieillard impotent et cacochyme, dans quelque rue déserte et isolée, une fille qu'il s'est procurée, à prix d'or, en l'achetant à sa mère, et pour laquelle il dévore la dot de sa femme et ruine ses enfants.

..... Charlatan, toujours charlatan et infâme charlatan, — ce candidat ambitieux, qui affiche aujourd'hui, dans des proclamations éloquentes et pompeuses, de beaux sentiments populaires et patriotiques, mais qui, demain, s'il est élu, s'empresse de renier ses opinions de la veille, de vendre et de trahir ses électeurs, pour s'allier au pouvoir et se transformer en agent de la tyrannie, en oppresseur des commettants dont il avait juré de défendre les droits et les intérêts.

N'est-ce pas que cela est vigoureux et plein d'actualité?

On annonce, pour paraître ces jours-ci, une brochure de Royannez, ayant pour titre : *L'Échéance de 1869*, — à propos des prochaines élections générales.

Je flaire un vif intérêt.

Une reminiscence... toujours dans le *Peuple* :

A l'entrée de la reine Anne de Bretagne à Paris, les officiers municipaux poussèrent l'attention jusqu'à placer, de distance en distance, des personnes tenant en main des vases... intimes, pour les nobles dames du cortège qui en avaient besoin.

Voyez-vous d'ici les dames du cortège mont-trant leur... noblesse!...

Dans les *Echos de partout*, du *Falot*, M. Tell et Graff me semble faire une sérieuse concurrence à La Palisse. Jugez-en :

La voiture du Puy à Saint-Etienne est arrivée couverte de neige dans cette ville, la semaine dernière.

Tout porte à croire qu'il a neigé en route.

Un ouragan épouvantable vient d'emporter un pont sur la Digne (Basses-Alpes).

Néanmoins, ce n'est qu'à partir de ce moment que la circulation a été interrompue.

M. Bocaly, attaché à l'Observatoire de Marseille, vient de découvrir une 99^e planète dans la constellation de la Vierge.

Le même numéro du *Falot* contient un *numéro-charge* fort drôle du *Moniteur du Puy-de-Dôme*.

Ah! si le *Refusé* était méchant!...

Marseille me fait frémir.

Hier, c'était l'étrangement... Aujourd'hui, c'est l'assassinat à domicile qui s'y pratique.

Voici ce qu'en dit M. Horace Bertin dans l'*Echo de Marseille* :

Tout le monde a entendu parler de ces petits livres explosibles que l'on a envoyés à deux ou trois notables de notre ville, afin de les forcer à déboursier 25,000 fr.

Vous ouvrez le volume, une détonation se fait entendre, et vous n'êtes plus qu'un cadavre.

Prrr!...

Suit la parodie suivante, assez bien réassise :

Je viens de recevoir la lettre suivante :

« Si dans vingt-quatre heures, vous n'avez pas déposé 4 sous de tabac derrière le Jardin zoologique, je vais vous envoyer les œuvres de M. Belmontet chargées de 50 grammes de poudre. »

Le tabac, il est vrai, est très-cher. Mais s'exposer à crever, en lisant les poésies du chantre du second Empire, n'est pas une chose bien amusante. Aussi vais-je me hâter de déposer le tabac demandé.

Une amusante ineptie dans le même journal :

On a observé que les jours où les cent-gardes vont au bain, le niveau de la Seine augmente sensiblement.

Lundi dernier, 29 mai, le tribunal correctionnel a prononcé son jugement sur les poursuites dirigées contre le *Peuple* par le ministère public.

MM. Canquoin et Royannez ont été acquittés, et MM. Ch. Le Balleur-Villiers, Monnier et Bédaride ont été condamnés chacun à 100 francs d'amende et aux dépens.

N'oublions pas *Geneviève* — question.

La *Gazette du Midi* écrit que *Geneviève de Brabant* est une amusante bouffonnerie, et invite les retardataires à se hâter, les Golo, les Sifroy, les Drogan devant prendre le chemin de Lyon.

Nota. — Ce que la *Gazette du Midi* appelle une « amusante bouffonnerie » n'est qu'un assemblage de paroles idiotes et insensées, accusant la plus affligeante immoralité.

Et voilà comme on écrit l'histoire.

Voilà qui est bien entendu. Que si, maintenant, les Lyonnais ne sont pas édifiés sur la valeur de l'œuvre, ce ne sera certes pas faute d'avoir été prévenus par les journaux de Marseille et par

PENEY.

P. S. M. Cabell, l'un des gendarmes de *Geneviève*, est retenu à Marseille par une grave indisposition.

P.

VARIÉTÉS

Les Amis de la Chanson.

En 1864, quelques beaux esprits, amis des bons repas et des joyeux couplets, essayèrent de créer dans notre ville une académie lyrique sous la rubrique de *Caveau lyonnais*. C'était un calque — en petit — de ce tant fameux *Caveau* du carrefour — Bussy, à jamais immortalisé depuis les diners momusiens qu'y firent en 1730 ces joyeux fils d'Epicure : Piron et Collé.

Les encouragements et les adhésions arrivèrent bientôt, et, en quelques mois, cette nouvelle société chansonnière fut constituée sur des bases solides et avec des éléments qui semblaient lui présager une longévité patriarcale.

C'était du moins la pensée des fondateurs; mais le sort en a décidé autrement : Le *Caveau lyonnais*, après trois années d'existence, vient de rentrer dans le néant d'où le zèle mal secondé de quelques-uns l'avait tiré.

Il y a un mois, un dernier dîner réunissait les « quatre derniers » sociétaires de cette grivoise assemblée. Les convocations avaient été faites sur du papier à larges filets noirs : c'est vous dire assez que l'entêtement s'est fait dans les règles habituelles — sauf l'eau bénite qui avait été remplacée par... du vin — bœni aussi, hélas!

Le *Caveau lyonnais* avait pour but de combattre les tristes influences du café-concert actuel et de rendre à la chanson son honnête gaieté et sa mâle virilité; c'était une tâche au-dessus de ses forces.

Mais, ce que des chansonniers, gens instruits — pour la plupart du moins — n'ont pas su faire, de simples ouvriers le pratiquent journellement.

A la Croix-Rousse, aux Brotteaux, à Vaise — dans tous les quartiers de travailleurs — existent des établissements connus sous le nom de « Goguettes » et que quelques-uns décorent même du nom un peu prétentieux de « Assauts de chant ».

Là, des ouvriers intelligents, ceux qui préfèrent pour se débarrasser de leurs travaux manuels les distractions de l'esprit aux abêtissements du cabaret, s'y réunissent le dimanche. On y chante les meilleures strophes de nos bardes populaires, les spirituelles chansonnettes du regretté Bourget, et celles non moins joyeuses de Charles Colman. Chose à remarquer, la romance, à cause de ses mélodies tristes, plaît infiniment aux ouvriers — aux femmes surtout. Mais les obscénités du café-chantant sont sévèrement bannies de ces sortes de concerts, suivis aujourd'hui par un grand nombre de familles.

Du reste, la chanson n'est bien réellement chez elle que parmi les ouvriers; c'est pour eux qu'elle fut faite; le fils de famille qui n'a souci que de sa toilette ou de ses plaisirs ne comprendra jamais les douces joies qu'elle procure : il n'en a pas besoin.

Grâce aux écoles d'orphéons, les goguettes comptent aujourd'hui de très-bons chanteurs. Plusieurs

d'entre elles sont constituées en société sous la présidence d'un chef chargé de maintenir l'ordre et de diriger le chant. La plus célèbre de ces goguettes est celle des *Amis de la chanson*, à la Croix-Rousse. Elle existe depuis déjà bien des années, et l'aménité de ses sociétaires aussi bien que le mérite de ses chanteurs lui ont toujours valu de nombreuses sympathies.

Chaque année, pour clore la saison des chants, les *Amis de la chanson* donnent un banquet suivi d'un bal intime où ils réunissent tous leurs auditeurs des deux sexes. Prié d'assister à leur fête anniversaire qui avait lieu dimanche dernier, à Champagne, j'ai pu juger du mérite et de la bonne tenue de cette joyeuse société.

Une table de trente couverts avait été dressée au milieu de la salle de bal. Un énorme bouquet disposé en forme de lyre était placé devant le président. Contre le mur, entourés de fleurs et de verdure, étaient trois cartouches renfermant les noms des trois maîtres de la chanson : Béranger, Dupont et Désaugiers. Des trophées de drapeaux, aux couleurs nationales, s'élevaient à chaque bout de la salle; c'était, ma foi, très-imposant.

Plusieurs chansonniers assistaient à ce banquet. Parmi les nombreux couplets qui se sont chantés à cette fête je suis heureux de pouvoir citer celui-ci — inédit encore — et extrait d'une satire bien méchante contre l'un de nos hommes les plus populaires :

C'est pas moi qui pass'rais mes nuits
A m' tracasser d' la chos' publique :
Je m' moqu' pas mal que mon pays
Soit empire ou bien république!
Qu'on m' parl' du Diable ou du bon Dieu,
J'adhère à tout c' qu'on vent m' fair' croire,
Car je suis rouge, blanc, vert ou bleu,
Suivant comme on me paie à boire!

Combien de gens en place se reconnaîtront dans ces derniers vers!

Après les *Esclaves gaulois*, strophes chantées par l'un des assistants, un toast fut proposé « Aux mânes de Béranger ». Une acclamation enthousiaste accueillit ce vœu, et l'on sentit des frissons d'orgueil parcourir cette jeunesse ardente et studieuse dont un souffle libéral faisait vibrer les cœurs.

J'étais profondément ému, moi aussi, et je puis dire que ma mémoire gardera longtemps le souvenir de cette fête toute plébienne qui fait honneur à ses organisateurs, nos braves ouvriers du « plateau ».

Jules CÉLÉS.

THÉÂTRES

Lyon.

Berthelier est parti emportant avec lui, nos bravos et nos regrets.

Aussitôt après le départ de l'étonnant artiste, le théâtre s'est efforcé de reprendre sa sérénité habituelle. Il faut réellement lire le *Refusé* ou la *Marionnette*, ces deux seuls journaux qui s'occupent à Lyon, de critique théâtrale pour s'apercevoir que nous sommes à l'époque des débuts du théâtre des Célestins.

L'activité que déploie notre bon directeur est vraiment formidable; voici plus d'un mois que les débuts sont commencés et déjà nous n'avons — ni 1^{re} amoureuse, — ni 1^{er} amoureux, — ni 1^{re} soubrette, — ni 1^{er} comique financier!...

C'est prodigieux.

Et l'affiche ne nous annonce rien de nouveau de ce côté-là; il est vrai qu'elle nous promet péremptoirement pour lundi prochain la première représentation de *Geneviève de Brabant* avec les six créateurs de la pièce! M. D'Herblay est un homme trop honnête, trop loyal pour songer un instant à tromper le public sur la quantité de la marchandise en vue; il nous promet les SIX créateurs, il nous les donnera.

Pourtant...

Hélas! le monde est méchant et tout n'est que heur, malheur et déception ici bas; — pourtant d'après des informations prises à Paris il résulterait que, sur les SIX artistes annoncés, il n'y en a — réellement — que TROIS qui aient joué la pièce à sa création; se sont : les deux gendarmes et M^{lle} Brigny Varney; les autres ont été rattachés de ci, de là, le long de la route.

De plus!...

Hélas! le monde est... mais je crois l'avoir déjà dit — de plus, sur les deux gendarmes, l'un (M. Cabell) est resté à Marseille assez gravement indisposé et il se pourrait bien que la représentation de lundi fût renvoyée...

Dans le cas où ces renseignements ne seraient pas d'une scrupuleuse exactitude je prie notre bon directeur de m'en instruire afin que je puisse réformer ce que mes allégations auraient d'erroné. Je serais désolé, si, par ma faute, M. D'Herblay était injustement accusé de faire faux poids!

Terminons par quelques nouvelles. On ne fonde pas de très-grandes espérances, il paraît, sur *Geneviève de Brabant*, notre bon directeur vient de traiter avec la troupe du théâtre de l'Athénée pour plusieurs représentations de *Fleur de Thé*.

En attendant Coquelin de la Comédie française alternerait avec Thérèse des bastingues de Paris.

Jules FRANTZ.

P. S. Dans ma note théâtrale du dernier numéro, en parlant de nos véritables actrices, involontairement j'ai omis de citer Mme Abit qui tient son emploi aux Célestins d'une façon remarquable.

F.

Notre confrère BÉDARIDE nous prie d'annoncer qu'il s'occupe toujours de la composition de troupes lyriques, dramatiques, chorégraphiques. — Tournées, etc., 24, rue Sainte-Marseille.

Le Propriétaire-Gérant : J.-M. CLERC.